



# Sur trois éditions des Saisons de Saint-Lambert publiées en 1769

Takeshi Matsumura

► **To cite this version:**

Takeshi Matsumura. Sur trois éditions des Saisons de Saint-Lambert publiées en 1769. FRACAS, Groupe de recherche sur la langue et la littérature françaises du centre et d'ailleurs (Tokyo), 2014, pp.1-17. halshs-01089006

**HAL Id: halshs-01089006**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01089006>**

Submitted on 30 Nov 2014

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# FRACAS

numéro 11

le 22 août 2014

Groupe de recherche  
sur la langue et la littérature françaises  
du centre et d'ailleurs  
(Tokyo)

contact : [revuefracas2014@gmail.com](mailto:revuefracas2014@gmail.com)

Sur trois éditions des *Saisons* de Saint-Lambert publiées en 1769

Takeshi MATSUMURA

Professeure associée à l'Université Keio, Sakurako Inoué vient de publier pour la prestigieuse Société des textes français modernes une première édition critique des *Saisons* de Jean-François de Saint-Lambert<sup>1</sup>, qu'elle dédie au grand spécialiste de la littérature française du 18<sup>e</sup> siècle, Sylvain Menant, professeur émérite de l'Université de Paris IV. C'est une heureuse initiative, qui nous permet de lire ou de relire une œuvre ayant connu un grand succès à l'époque mais un peu oubliée de nos jours. La lecture de cette édition critique intéressera non seulement les amateurs de la poésie, mais aussi les passionnés du marquis de Sade et les lexicographes, comme on le verra plus loin.

Ainsi qu'elle le dit dans son introduction (p. 44), l'éditrice a choisi comme base de son texte la 1<sup>re</sup> édition des *Saisons*, parue à Amsterdam en 1769 et collationné, pour les variantes, de « principales éditions » parues du vivant de l'auteur, de 1770 à 1796. La liste des « éditions consultées pour établir les variantes » qui termine l'introduction (p. 45) énumère ces publications du 18<sup>e</sup> siècle, mais on n'y en trouve pas une description détaillée. Les lecteurs ont l'impression que, par exemple pour l'année 1769, il n'y a qu'une seule édition et qu'on n'a pas besoin de préciser davantage<sup>2</sup>. Ou bien faut-il comprendre que pour cette année-là il y a plusieurs publications mais qu'une seule est la « principale » et que le reste est négligeable ? Or à ma connaissance<sup>3</sup>, il y a au moins trois éditions des *Saisons* qui ont vu le jour en 1769. Sont-elles toutes dignes d'attirer notre attention ? Voyons d'abord leur composition. Les sigles sont de moi.

Saisons1769A : *Les Saisons, Poème*, Amsterdam, 1769. C'est une publication qu'on peut lire sur deux sites internet (archive.org. et Wikisource)<sup>4</sup>. Composée de xx +

<sup>1</sup> Saint-Lambert, *Les Saisons, Poème*, texte établi et présenté par Sakurako Inoué, Paris, Société des textes français modernes, 2014, 336 pages, 18 x 12 cm ; je désigne cette publication par SaisonsI.

<sup>2</sup> Dans son article (en japonais) intitulé « Jean-François de Saint-Lambert, lecteur et collaborateur de l'*Encyclopédie* – autour d'une note sur "L'Été" des *Saisons* – », dans *The Geibun-Kenkyu*, 103, 2012, p. 115-129, Sakurako Inoué ne précise pas non plus de quelle édition de 1769 elle se sert, mais d'après la pagination de ses citations (voir par exemple la citation de la page 116 qui provient de la page xxviii du *Discours préliminaire*), on peut considérer qu'elle y utilise ce que j'appellerai ci-dessous Saisons1769B ou une édition de la même famille. Ce qui ne veut pourtant pas dire que pour son édition critique elle a pris comme base la même publication ; voir plus loin.

<sup>3</sup> Pierre M. Conlon, *Le siècle des lumières. Bibliographie chronologique*, 32 vol., Genève, Droz, 1983-2009 n'a été d'aucune utilité pour la recherche des éditions des *Saisons*.

<sup>4</sup> Voir <https://archive.org/stream/lessaisonspomep00lamgoog#page/n16/mode/2up>. On peut consulter aussi Wikisource (voir [http://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Saint-Lambert\\_-\\_Les\\_Saisons,\\_1769.djvu](http://fr.wikisource.org/wiki/Livre:Saint-Lambert_-_Les_Saisons,_1769.djvu)).

292 pages, elle contient *Les Saisons*<sup>5</sup> (du début à la p. 145), des contes (p. 147-208), des pièces fugitives (p. 209-237) et des fables orientales (p. 239-292).

Saisons1769B : *Les Saisons, Poëme*, Amsterdam, 1769. Le site Gallica<sup>6</sup> publie les images de cette édition d'après l'exemplaire conservé à l'Arsenal (cote : Réserve 8 – BL – 11147). Elle a xxviii + 369 pages. *Les Saisons* occupent depuis le début jusqu'à la p. 184, suivies de contes (p. 185-259), de pièces fugitives (p. 260-302), de fables orientales (p. 303-368) et des *errata* (p. 369).

Saisons1769C : *Les Saisons, Poëme, Première partie*, Amsterdam, 1769 et *Œuvres diverses de l'auteur des Saisons, Seconde partie*, Amsterdam, 1769. Cette publication<sup>7</sup> a xxx + 157 + 152 pages. On y trouve dans la 1<sup>re</sup> partie *Les Saisons* (jusqu'à la p. 156) et une *Tables des Saisons* (p. 157), et dans la 2<sup>e</sup> partie consacrée aux *Œuvres diverses*, on lit des contes (p. 1-61), des pièces fugitives (p. 62-96), des fables orientales (p. 97-148) et une *Table des Œuvres diverses* (p. 149-152).

On constate tout de suite que la pagination est différente dans ces trois ouvrages, mais y a-t-il d'autres différences ? Et pourra-t-on ranger ces éditions dans l'ordre chronologique de leur parution ? Malheureusement elles ne portent que l'année de publication ; on ne peut donc pas savoir quelle est leur date d'impression. Cependant, il y a un moyen commode pour notre recherche. Il s'agit des *errata* qu'on trouve dans Saisons1769B. Car, selon qu'une édition tient compte ou non de ces corrections, on pourra considérer qu'elle est postérieure ou non à Saisons1769B. Or il s'avère que Saisons1769C a corrigé son texte d'après ces *errata*<sup>8</sup>. On peut donc supposer que Saisons1769C suit Saisons1769B. Quant à Saisons1769A, comme cette édition ignore les corrections proposées par Saisons1769B, elle doit être antérieure aux deux autres publications. Ainsi, on voit qu'en 1769 Saint-Lambert a publié successivement trois éditions (au moins) de son poème : d'abord Saisons1769A, puis Saisons1769B et enfin Saisons1769C.

Si l'on veut établir un texte critique en se fondant sur la version la plus ancienne, on peut choisir Saisons1769A comme base. C'est ce que SaisonsI semble avoir fait. En effet, un simple coup d'œil sur la 1<sup>re</sup> note de Saint-Lambert sur *L'Hiver* nous permet facilement de distinguer et de regrouper les versions. Cette note comporte quatre paragraphes dans la forme telle qu'on la lit à la page 271 de SaisonsI. Or les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup>

<sup>5</sup> Dans toutes les éditions dont je parle dans cet article, le poème proprement dit est toujours précédé par le *Discours préliminaire*.

<sup>6</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8617192k.r=saint+lambert+saisons.langEN>

<sup>7</sup> Consultable sur GoogleLivres : [http://books.google.co.jp/books?id=WawUAAAAQAAJ&printsec=frontcover&dq=saint+lambert+saisons+1769&hl=ja&sa=X&ei=ARfzU-jWI9bf8AWC\\_4GICA&ved=0CCIQ6AEwAQ#v=onepage&q&f=false](http://books.google.co.jp/books?id=WawUAAAAQAAJ&printsec=frontcover&dq=saint+lambert+saisons+1769&hl=ja&sa=X&ei=ARfzU-jWI9bf8AWC_4GICA&ved=0CCIQ6AEwAQ#v=onepage&q&f=false)

<sup>8</sup> Pour le contenu des *errata*, je reviendrai dans un instant.

paragraphes ne se retrouvent que dans Saisons1769A, p. 122. Voici son texte, qui n'offre aucune variante par rapport à celui de SaisonsI :

Nous avons deux mobiles ; le desir de notre conservation, & celui du plaisir.

Mais le premier est plus fort & plus puissant que le second ; & même, la plupart de nos plaisirs tendent à notre conservation, & ne sont des plaisirs que parce qu'ils nous font sentir vivement notre existence.

Par contre, Saisons1769B, p. 162 et Saisons1769C, p. 138 suppriment ces deux paragraphes<sup>9</sup> et, après le paragraphe suivant (qui commence par *Dans un état*), ils en ajoutent un autre. Voici ce nouveau paragraphe final d'après Saisons1769B :

La douleur réveille notre sensibilité, & redevenus sensibles nous jouissons mieux des plaisirs, nous recevons plus vivement les impressions agréables.

Une seule variante de Saisons1769C par rapport à cette citation est l'ajout d'une virgule après *sensibles*. Cette note nous permet ainsi de regrouper les quatre publications en deux familles : d'une part Saisons1769A et SaisonsI, et de l'autre Saisons1769B et Saisons1769C. On peut signaler ici que parmi les éditions posthumes des *Saisons*, il y en a qui font partie du 1<sup>er</sup> groupe. Il s'agit de celles de 1806, de 1813 et de 1823, que je désigne respectivement par Saisons1806, Saisons1813 et Saisons1823. Voici leurs données :

Saisons1806 : *Œuvres de S.<sup>T</sup>-Lambert*, tome premier, *Les Saisons, Poème*, par M. de S.-Lambert, Paris, chez les Marchands de Nouveautés, 1806, xxvi + 186 pages. Le 2<sup>e</sup> tome qui suit le 1<sup>er</sup> tome dans le même volume contient des pièces fugitives (du début jusqu'à la p. 38), des contes (p. 39-110) et des fables orientales (p. 111-167). L'ouvrage est consultable sur GoogleLivres<sup>10</sup>.

Saisons1813 : *Œuvres de Saint-Lambert de l'Académie française, et ensuite de l'Institut national*, Nouvelle édition revue avec soin et augmentée, tome premier, Paris, Louis Duprat-Duverger, 1813, liv + 186 pages, Cet ouvrage contient une préface (p. ii-iv), le *Discours prononcé à l'Académie française, le samedi 23 juin 1770, par M. de Saint-Lambert* (p. v-xxiv), la *Réponse de M. l'ancien évêque de Limoges, Précepteur*

<sup>9</sup> L'éditrice qui insiste sur l'importance de ces paragraphes (voir la note *ab*, p. 319) devrait expliquer pourquoi ils ont disparu si tôt des *Saisons*.

<sup>10</sup> <http://books.google.co.jp/books?id=I3YhOKIDEvQC&printsec=frontcover&dq=saint-lambert+oeuvres+1806&hl=ja&sa=X&ei=NODyU4iFK5Lt8AWjsIK4DQ&ved=0CBsQ6AEwAA#v=onepage&q=saint-lambert%20oeuvres%201806&f=false>

*des enfants de France, au discours de M. de Saint-Lambert* (p. xxv-xxx), *Les Saisons* (p. xxxi-liv et p. 1-186). On peut le consulter sur GoogleLivres<sup>11</sup>.

Saisons1823 : *Œuvres de Saint-Lambert de l'Académie française*, tome premier, Paris, Ménard et Desenne, fils. Le 1<sup>er</sup> tome, composé de viii + 278 pages, contient une *Notice sur Saint-Lambert* (p. i-viii), le *Discours prononcé à l'Académie française, le samedi 23 juin 1770, par M. de Saint-Lambert* (p. 1-19), la *Réponse de M. l'ancien évêque de Limoges, Précepteur des enfants de France, au discours de M. de Saint-Lambert* (p. 20-24), *Les Saisons* (p. 25-240) et des Pièces fugitives (p. 241-276). On trouve une Table du premier volume à la fin (p. 277-278). Cette publication se lit sur Gallica<sup>12</sup>.

Bien que parues après la mort de l'auteur (en 1803), ces trois publications ressuscitent la version primitive et reproduisent les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> paragraphes initiaux de la 1<sup>re</sup> note de l'auteur sur *L'Hiver* : voir p. 154 de Saisons1806, p. 154 de Saisons1813 et p. 209 de Saisons1823.

Quoiqu'elle n'ait pas décrit ses éditions utilisées, le texte que l'éditrice publie est ainsi plus proche de Saisons1769A que de Saisons1769B ou de Saisons1769C. Et pourtant, dans plusieurs passages SaisonsI diffère de Saisons1769A<sup>13</sup>. Cela veut-il dire que la base de l'édition critique est une autre version ? Ce n'est pas impossible ; on l'appellera Saisons1769X. Mais même si SaisonsI suit Saisons1769X, il y a quelques endroits où SaisonsI est défectueux ou douteux et qui rendent nécessaire de donner un 2<sup>e</sup> tirage soigneusement révisé. Voyons d'abord la page 82 de l'édition critique. Voici les vers 141-149 du *Printemps* (c'est moi qui souligne) :

Le coteau se parfume, et la brebis charmée  
Goûte du serpolet la sève ranimée ;  
Les sucs spiritueux du nouvel aliment  
Lui rendent la gaieté, l'âme et le mouvement :  
*Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.*                    145  
La naïve bergère assise au coin d'un bois,  
Et roulant le fuseau qui *tombe* sous ses doigts,  
Porte souvent les yeux sur sa brebis chérie

<sup>11</sup> [https://play.google.com/books/reader?id=Jmn1\\_Jsd\\_2gC&printsec=frontcover&output=reader&authuser=0&hl=ja&pg=GBS.PR1](https://play.google.com/books/reader?id=Jmn1_Jsd_2gC&printsec=frontcover&output=reader&authuser=0&hl=ja&pg=GBS.PR1)

<sup>12</sup> <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57748293.r=saint-lambert+oeuvres.langEN>

<sup>13</sup> Voir par exemple : à SaisonsI, p. 77, vers 77 : *Tu l'étends* correspond Saisons1769A, p. 3, ligne 17 : *Tu l'entends* (leçon erronée) ; – à la place de *aux sommets*, p. 77, vers 80 de SaisonsI on lit *au sommet* dans Saisons1769A, p. 3, ligne 20 ; – on lit *devancer* dans SaisonsI, p. 82, vers 166 mais *devant* (qui rend le vers faux) dans Saisons1769A, p. 5, 8<sup>e</sup> ligne d'en bas ; etc.

Qu'un bélier obstiné poursuit dans la prairie.

On constate tout de suite que le vers 145 qui se termine par *d'elle* ne rime ni avec le vers 144 ni avec le vers 146. La versification des *Saisons* n'étant pas compliquée<sup>14</sup>, il serait difficile d'y voir un brusque changement technique. De plus, que signifie cette proposition qui ne semble pas être complète ? L'énigme disparaît dès qu'on retourne à *Saisons*1769A, p. 5. En effet, entre le vers 144 et le vers 145 de *Saisons*I, une ligne<sup>15</sup> a été sautée ! Si l'on suivait *Saisons*1769A<sup>16</sup>, il fallait lire après le vers 144 de cette manière :

Je la vois qui bondit sous la garde fidèle	144bis
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle.	145

Si l'on veut rétablir ainsi la ligne sautée (et pourrait-on faire autrement ?), toute la numérotation qui suit le passage jusqu'à la fin du *Printemps* (le vers 717, chiffre impair malgré les rimes plates) se trouvera perturbée.

Observons en même temps qu'au vers 147, *tombe* serait à lire *tourne* si l'on suivait *Saisons*1769A, p. 5, ligne 12, *Saisons*1769B, p. 9, ligne 10 et *Saisons*1769C, p. 6, ligne 16. La leçon isolée *tombe* vient-elle de *Saisons*1769X ou est-elle une faute de *Saisons*I ? Vu le contexte, la leçon *tourne* semble préférable.

Voyons d'autres passages douteux. Voici les vers 49-50 du *Printemps* (*Saisons*I, p. 75 ; c'est moi qui souligne) :

Mais les sombres vapeurs qui *retardaient* l'aurore  
S'entrouvrent aux rayons du soleil qui les dore ; [...].

Le verbe *retarder* apparaît dans *Saisons*1769A, p. 2, ligne 27 sous la forme du présent de l'indicatif : *retardent*. Il en va de même dans *Saisons*1769B, p. 5, ligne 15 et *Saisons*1769C, p. 3, ligne 7. L'imparfait *retardaient* remonte-t-il à *Saisons*1769X ou s'agit-il d'une mauvaise lecture de *Saisons*I ?

Citons ensuite les vers 61-62 du *Printemps* d'après *Saisons*I, p. 75 (c'est moi qui souligne) :

<sup>14</sup> Bien que l'introduction ne dise rien, le texte est écrit en alexandrins aux rimes plates.

<sup>15</sup> Et ce vers existe bel et bien (sans variante) dans *Saisons*1806, p. 6, ligne 5, *Saisons*1813, p. 6, ligne 5 et *Saisons*1823, p. 52, ligne 13. Serait-il absent de *Saisons*1769X ? Même s'il l'était, on aurait dû le compléter.

<sup>16</sup> Ni *Saisons*1769B, p. 9 ni *Saisons*1769C, p. 6 ne donnent pas de variantes pour ce vers 144bis.

L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage,  
Où *bondirent* encor les troupeaux du village ; [...].

Puisqu'en citant *bondiront* comme variante, l'éditrice fait remarquer dans son apparat que c'est une « correction d'une coquille évidente de la première édition », on ne voit pas pourquoi elle n'a pas corrigé son texte comme elle le fait ailleurs dans des cas semblables. D'ailleurs, au vers 62, *bondirent* est-il une leçon assurée de l'édition de base ? Saisons1769A, p. 3, ligne 2 donne *bondiront*.

Le vers 136 du *Printemps* est imprimé ainsi dans SaisonsI, p. 81 (c'est moi qui souligne) :

Il *fait* précipiter et ralentir sa voix ; [...].

La leçon *fait* remonte-t-elle à Saisons1769X ou est-elle due à SaisonsI ? On lit *sait* dans Saisons1769A, p. 4, dernière ligne. Cette leçon qu'on retrouve dans la variante du vers 81 (p. 77, 3<sup>e</sup> ligne d'en bas de SaisonsI) me semble être préférable.

Les vers 462-463 du *Printemps* posent aussi un problème (SaisonsI, p. 97 ; c'est moi qui souligne) :

J'*entend[is]* tout à coup un mélange de voix  
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois ; [...].

Comme dans l'introduction l'éditrice ne dit rien sur sa façon d'intervenir dans le texte de base, il est difficile de savoir exactement quelle était sa leçon rejetée dans *entend[is]* : est-ce *entends* (comme on peut le supposer d'après la signification la plus répandue des crochets carrés chez les éditeurs de textes) ou *entendois* (en imaginant que *[i]* cache *oi*) ? Mais on lit *entendis* dans Saisons1769A, p. 13, ligne 23 et *entendois* dans Saisons1769B, p. 21, ligne 13 et Saisons1769C, p. 17, ligne 1. On ne voit *entends* nulle part. Si l'on voulait signaler aux lecteurs que la leçon *entendois* est remplacée par *entendis*, il faudrait imprimer *entend(o)is* (à condition que dans l'introduction soit précisée la signification des parenthèses). L'apparat n'est pas limpide.

Le vers 536 du *Printemps* se lit dans SaisonsI, p. 102 comme suit (c'est moi qui souligne) :

Par l'excès des plaisirs *fait* sentir ta puissance ; [...].



Comme cette proposition est une injonction adressée à Amour, elle a besoin de l'impératif *fais* et non pas de l'indicatif présent *fait*. C'est cette bonne leçon qu'on trouve dans Saisons1769A, p. 15, ligne 21. La faute remonte-t-elle à Saisons1769X ou est-elle le fait de SaisonsI ? Il faudra en tout cas corriger le texte de l'édition critique.

Au vers 577 du *Printemps* de SaisonsI, p. 104, il y a une faute grammaticale évidente. Voici le vers tel qu'il y est imprimé (c'est moi qui souligne) :

Et les yeux *enflammées*, les ailes frémissantes, [...].

Naturellement il faut ici la forme *enflammés* au masculin pluriel, comme on le lit dans Saisons1769A, p. 16, lignes 24. D'où vient l'erreur ? De Saisons1769X ? Même si le texte de base avait offert cette leçon, on aurait dû la corriger.

La phrase finale de la note de Saint-Lambert sur le vers 160 de *L'Été* contient une leçon curieuse. Voici cette phrase telle qu'on la lit dans SaisonsI, p. 173 (c'est moi qui souligne) :

Les habitants de la campagne par leur situation, leur fortune, leurs mœurs, etc. sont préservés de *ce triste état* de l'âme.

Le syntagme *ce triste état* ne se retrouve ni dans Saisons1769A, p. 63, ligne 9 ni dans Saisons1769B, p. 82, dernière ligne ni dans Saisons1769C, p. 69, lignes 1-2. Les trois publications de 1769 donnent toutes *ces tristes affections*. D'où vient la leçon *ce triste état*, qu'on lit par exemple dans Saisons1771<sup>17</sup>, p. 94, ligne 11 ? De Saisons1769X ? Il me semble que la leçon primitive est plutôt *ces tristes affections*.

Les vers 223-224 de *L'Automne* contiennent deux verbes, dont le temps est discordant. Voici le passage d'après SaisonsI, p. 194 (c'est moi qui souligne) :

Ils pourraient aux humains disputer la nature,  
Et nos riches moissons *deviendront* leur pâture ; [...].

---

<sup>17</sup> J'appelle Saisons1771 la publication suivante : *Les Saisons, Poème*. Troisième édition, corrigée & augmentée, Amsterdam, 1771, xxxvi + 221 + 198 pages. Dans cet ouvrage, *Les Saisons* sont suivies de contes, pièces fugitives et fables orientales. Il est consultable sur GoogleLivres : <https://play.google.com/books/reader?id=Tf4FAAAAQAAJ&printsec=frontcover&output=reader&authuser=0&hl=ja&pg=GBS.PR3>

Puisqu'on a le conditionnel *pourraient* au vers 223, le futur *deviendront* n'est-il pas fautif ? En effet, on a *deviendroient* dans Saisons1769A, p. 75, ligne 8. La même leçon se retrouve dans Saisons1769B, p. 98, ligne 8 et Saisons1769C, p. 83, ligne 2. Il faudrait corriger ici le texte de SaisonsI et imprimer *deviendraient* (en modernisant l'orthographe suivant le principe de l'édition critique) même s'il se basait sur Saisons1769X.

La 2<sup>e</sup> note de Saint-Lambert sur *L'Automne* contient une faute de frappe dans SaisonsI, p. 217, quatre dernières lignes. La voici (c'est moi qui souligne) :

[...] et de tous ces auteurs, il n'y en a point qui ne soit respecté, cité, suivi, plus ou moins, quoiqu'il n'y en ait peut-être *par* un seul (à en juger du moins par les plus célèbres) qui assure les propriétés des citoyens et la tranquillité de l'innocent : [...].

Naturellement, il faut *pas* et non *par* dans cette proposition négative. La leçon fautive vient-elle de Saisons1769X ? Du moins, elle ne peut pas venir de Saisons1769A, p. 88, 4<sup>e</sup> ligne d'en bas.

La note de l'auteur sur le vers 112 de *L'Automne* cite avec peu de soin (au moins dans SaisonsI) le vers qu'elle commente. Voici cette citation telle qu'on la lit à la page 220, 5<sup>e</sup> ligne d'en bas de SaisonsI (c'est moi qui souligne) :

À nos *yeux*, nos plaisirs, que le travail s'unisse.

Ce vers est correctement imprimé à la page 189 de SaisonsI avec *jeux* à la place de *yeux*. La leçon *yeux* provient-elle de Saisons1769X ? Même si elle s'y trouvait, on aurait dû la remplacer par la bonne leçon. Saisons1769A, p. 92, ligne 8 n'a pas commis l'erreur.

La note de Saint-Lambert sur les vers 677-678 de *L'Automne* contient une leçon suspecte, au moins dans l'état où elle est imprimée dans SaisonsI, p. 229. Voici la citation des lignes 8-11 de cette page (c'est moi qui souligne) :

[...] si ce bon despote a quelquefois des vapeurs à la fin de l'automne, et qu'il en *conclut* que cette saison inspire la mélancolie, je suis persuadé qu'il instituera des jeux [...].

L'indicatif présent *conclut* est fautif, puisqu'on met le subjonctif « après *que* remplaçant *si* dans la coordination de propositions conditionnelles »<sup>18</sup>. Vient-il de Saisons1769X ou est-ce le résultat d'une correction de l'éditrice ? En tout cas, Saisons1769A, p. 98, ligne 15 donne la bonne leçon *conclue*, qu'on n'a pas besoin de corriger.

Les trois premières lignes de la page 287 de SaisonsI et l'apparat correspondant embarrassent les lecteurs. Voici d'abord ces lignes (c'est moi qui souligne) :

[...] la destruction d'un peuple est la ruine de tous les autres, la dévastation n'est plus une suite de la guerre, *et la guerre de jour en jour doit être moins fréquente.*

La note 20 en bas de page à laquelle est renvoyée la 2<sup>e</sup> occurrence du mot *guerre* est ainsi conçue (*ibid.*) :

1773 ; 1775 ; 1795 ; 1796 : et la guerre de jour en jour doit être moins fréquente<sup>19</sup>.

Si je comprends bien, cet apparat veut dire qu'à la place de la 2<sup>e</sup> occurrence de *guerre* du texte de base, on a comme variante une longue proposition qui commence par la conjonction *et*. Le résultat ne serait-il pas curieux ? Dans les éditions de 1773, 1775, 1795 et 1796 aurait-on une répétition de cette longue proposition ? Saisons1769X a-t-il vraiment celle-ci à la fin de la phrase ? Son texte ne devait-il pas s'arrêter après la 1<sup>re</sup> occurrence du mot *guerre* ? Saisons1679A, p. 137, lignes 23-24 termine la phrase avec *et la dévastation n'est plus une suite de la guerre* comme on peut s'y attendre. Il en va de même dans Saisons1769B, p. 177, lignes 4-5 et Saisons1769C, p. 150, lignes 23-24.

L'examen de ces cas douteux aura montré, je l'espère, qu'une 2<sup>e</sup> édition corrigée de SaisonsI serait la bienvenue. Pour réviser l'ensemble, il me semble indispensable non seulement de comparer de nouveau le texte critique avec Saisons1769X ou Saisons1769A, mais aussi de tenir compte de Saisons1769B (avec ses *errata*) et de Saisons1769C.

Pourquoi faut-il prendre en considération ces deux publications ? Examinons comme exemple un cas où la leçon de SaisonsI et de Saisons1769A peut être améliorée

<sup>18</sup> Maurice Grevisse et André Goosse, *Le Bon Usage*, 14<sup>e</sup> édition, Bruxelles, Duculot, 2007, p. 1519.

<sup>19</sup> Dans l'apparat de SaisonsI, la variante comme le commentaire sont toujours imprimés en romain. On souhaite à ce propos que dans la 2<sup>e</sup> édition, l'éditrice distingue typographiquement la variante et son commentaire.

grâce au texte de Saisons1769B et de Saisons1769C. Il s'agit du vers 360 du *Printemps*. Les vers 359-361 se lisent ainsi dans SaisonsI, p. 93 (c'est moi qui souligne) :

Il *fallut* des berceaux, des asiles secrets ;  
Là, des arbres voisins *unissent* leur branchage ;  
Ici, le pampre vert *étendit* son feuillage : [...]

On voit que seul le verbe *unir* est à l'indicatif présent alors qu'aux vers qui entourent le vers 360 les verbes sont au passé simple. Certes, Saisons1769A, p. 10, 4<sup>e</sup> ligne d'en bas donne *unissent*, mais on lit *unirent* dans Saisons1769B, p. 17, ligne 15 et Saisons1769C, p. 13, ligne 19. Ne vaudrait-il pas mieux adopter cette correction au lieu de conserver la leçon peu admissible ?

Il en va de même pour les vers 767-768 de *L'Hiver*. Voici le texte de SaisonsI, p. 269-270 (c'est moi qui souligne) :

Grand Dieu ! c'est dans ces champs embellis par tes mains  
Que ta *main* paternelle appelle les humains ; [...].

La leçon *main* du vers 768 qu'on retrouve dans Saisons1769A, p. 121, 7<sup>e</sup> ligne d'en bas est peu compréhensible et elle semble être une répétition entraînée par la présence du substantif *mains* du vers précédent. En effet, Saisons1769B, p. 161, ligne 6 et Saisons1769C, p. 137, ligne 2 donnent la leçon *voix*, qui est de loin préférable dans le contexte.

Sans insister davantage sur le profit qu'on peut tirer de la comparaison<sup>20</sup> des trois éditions de 1769, voyons comment les *errata* de Saisons1769B peuvent être utiles.

Dans les notes de Saint-Lambert sur *L'Été*, il y a deux vers qui, tout en faisant l'objet d'un commentaire, ne se retrouvent pas dans le texte même de *L'Été*. Ce sont ceux qu'on lit dans SaisonsI, p. 173, lignes 14-15 :

Le fermier ébloui de la clarté des cieux,  
De leur voûte à la terre abaisse en vain les yeux.

<sup>20</sup> Parmi les autres cas, on peut citer le vers 198 du *Printemps* : « Il ne franchira point le vaste *sein* des mers » (SaisonsI p. 84 et Saisons1769A, p. 6, 14<sup>e</sup> ligne d'en bas) qu'on peut améliorer avec Saisons1769B, p. 11, ligne 9 et Saisons1769C, p. 8, ligne 7 qui donnent : « Il ne franchira point le vaste *champ* des mers ». De même, dans la 1<sup>re</sup> note de Saint-Lambert sur *L'Automne* : « [...] où la nature dans nos climats donne le plus de *jouissance* au sens du goût [...] » (SaisonsI, p. 217, ligne 4 et Saisons1769A, p. 88, ligne 4 ; c'est moi qui souligne) on peut corriger *jouissance* en *jouissances* à l'aide de Saisons1769B, p. 117, ligne 4 et de Saisons1769C, p. 99, ligne 4 qui donnent cette leçon préférable.

Ces vers sont aussi présents dans la partie correspondante de Saisons1769A, p. 63, lignes 11-12 et de Saisons1769B, p. 83, lignes 1-2, mais ils ont disparu dans Saisons1769C, p. 69. C'est qu'entre-temps, dans les *errata* de SaisonsB, p. 369, l'auteur a proposé la correction suivante (c'est lui qui souligne) :

*Pag. 83, lign. 1, Le fermier ébloui, &c. passez cette citation.*

En suivant cette proposition, l'édition critique n'aurait-elle pas dû supprimer cette partie des Notes sur *L'Été*, parce qu'il s'agit d'une faute évidente ?

Les *errata* de Saisons1769B permettent aussi d'améliorer une autre note de Saint-Lambert sur *L'Été*. On lit dans SaisonsI, p. 174, lignes 8-9 deux vers qui ne se retrouvent pas dans le texte même de *L'Été* :

Sur des climats brûlants jeter l'humidité,  
Et voiler le soleil d'un nuage argenté.

Ces vers se lisent aussi dans la partie correspondante de Saisons1769A, p. 64, lignes 1-2 et de Saisons1769B, p. 83, lignes 19-20, mais ils sont absents dans Saisons1769C, p. 69, parce que dans cette 3<sup>e</sup> publication, ils sont remplacés par deux vers différents. Saisons1769C a en effet pris en considération les *errata* de Saisons1769B, p. 369, où l'auteur a proposé la correction suivante (c'est lui qui souligne) :

*Pag. 83, [...]*  
*lign. 19, Sur des climats brûlants jeter l'humidité,*  
Et voiler le soleil d'un nuage argenté.  
*lis. Opposer au soleil un nuage argenté,*  
Et sur les monts brûlants porter l'humidité.

Si l'on suit cet avertissement, il fallait imprimer dans la note les vers correspondant aux vers 243-244 de *L'Été* (voir SaisonsI, p. 145). Une édition critique des *Saisons* aurait-elle dû négliger la correction ainsi proposée par l'auteur ?

Il en va de même pour une citation qu'on lit dans une note de l'auteur sur *L'Hiver*. Il s'agit du vers suivant, qu'on lit dans SaisonsI, p. 293 :

J'établis des métiers, j'ordonnai des ouvrages.

Cette citation se retrouve dans la partie correspondante de Saisons1769A, p. 142, 2<sup>e</sup> ligne d'en bas et de Saisons1769B, p. 182, ligne 3, mais elle est remplacée par un autre vers dans Saisons1769C, p. 154, ligne 22. Ici aussi Saisons1769C a tenu compte des errata de Saisons1769B, p. 369 où Saint-Lambert proposait la substitution suivante (c'est lui qui souligne) :

*Pag. 182, lign. 3,*

J'établis des métiers, j'ordonnai des ouvrages,

*lis.* On vit dans mon château la veuve & l'orphelin

Ourdir & préparer & la laine & le lin.

Ainsi, on voit que dès 1769, l'auteur s'est aperçu de son erreur et qu'il l'a corrigée immédiatement pour indiquer que son commentaire portait sur les vers 711-712 de *L'Hiver*, qui se lisent dans SaisonsI, p. 268. Le texte critique aurait pu tirer profit de l'indication si utile et imprimer la bonne leçon.

Un autre intérêt des *errata* de Saisons1769B, p. 369 consiste à montrer un peu comment le texte allait évoluer à partir de différents états et à suggérer quels sont les rapports entre les éditions ultérieures. Prenons comme exemple les vers<sup>21</sup> 101-104 du *Printemps*. Je les cite d'abord d'après SaisonsI, p. 79 (c'est moi qui souligne) :

Je sens renaître en moi la joie et l'espérance,

Et ce doux sentiment d'une heureuse *existence*

*Que* ce monde frivole où j'étais entraîné,

Et son luxe et ses arts *ne m'avaient point donné.*

On retrouve le même texte dans Saisons1769A, p. 4, lignes 3-6 et Saisons1769B, p. 7, lignes 15-18. Or les *errata* de Saisons1769B, p. 369 proposent d'y introduire les corrections suivantes (c'est l'auteur qui souligne) :

*Pag. 7, lign. 16,* Et ce doux, *lis.* Le doux.

existence, *lis.* existence.

*lign. 17,* Que, *lis.* Ah !

---

<sup>21</sup> Vers dont l'importance est soulignée dans l'introduction (voir p. 19 de SaisonsI).

*lign.* 19, Et son luxe & ses arts ne m'avoient point donné, *lis.* ne me l'ont point donné.

Certes, la 1<sup>re</sup> proposition n'est pas complète (on a l'impression que l'auteur veut supprimer la conjonction *et* alors qu'il remplace seulement *ce* par *le*) et la 2<sup>e</sup> proposition qui veut mettre un point après le mot *existence* n'est pas claire, mais les lecteurs perspicaces auraient compris comment l'auteur voulait modifier ces vers. Ainsi, dans Saisons1769C, p. 4, deux dernières lignes et p. 5, lignes 1-2, on a le texte suivant (c'est moi qui souligne) :

Je sens renaître en moi la joie & l'espérance,  
Et *le* doux sentiment d'une heureuse *existence*.  
*Ah !* ce monde frivole, où j'étois entraîné,  
Et son luxe & ses arts *ne me l'ont point donné*.

D'après l'apparat de SaisonsI, parmi les éditions postérieures du 18<sup>e</sup> siècle, les cinq premières (datées de 1771, de 1773, de 1775, de 1777 et de 1782) ont conservé le texte primitif, tandis que les trois dernières (de 1785, de 1795 et de 1796) ont adopté le texte corrigé. Celles-ci se sont-elles appuyées sur les *errata* de Saisons1769B ou le texte de Saisons1769C ? Pour distinguer les différentes éditions du 18<sup>e</sup> siècle (ce que ne fait pas SaisonsI), il ne serait sans doute pas inutile d'examiner quelle est leur attitude face aux *errata* de Saisons1769B.

On aura compris que les trois publications de 1769 sont indispensables pour établir une édition critique. Cependant, il y a des erreurs que même la collation de ces trois versions ne permet pas de corriger. Examinons par exemple la note de Saint-Lambert sur les vers 83-84 de *L'Été*. En voici un extrait, d'après SaisonsI, p. 170, lignes 12-19 (c'est moi qui souligne) :

Les effets de la musique sur nous sont une preuve sensible de cette vérité : l'impression des sons sur nos nerfs y *excitent* différents mouvements, dont plusieurs sont du genre des mouvements qu'y *exciteraient* une certaine passion ; [...]. Il *s'ensuite* de cette observation, [...].

Naturellement les mots soulignés sont fautifs<sup>22</sup> ; on devrait lire *excite*, *exciterait*, *s'ensuit* respectivement. Les deux premières fautes sont communes à SaisonsI, à Saisons1769A, p. 60, lignes 20-22, à Saisons1769B, p. 80, lignes 14-15 et à Saisons1769C, p. 66, 4<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> lignes d'en bas. Quant à la leçon *s'ensuite*, elle semble être une coquille de l'éditrice, parce qu'aucune des trois éditions de 1769 ne la contient.

Avant de terminer, je soumets quelques observations, en vue d'une 2<sup>e</sup> édition de SaisonsI, sur les « commentaires de l'éditeur » (p. 297-322). Certes ils sont assez bien documentés, mais on aurait aimé que l'éditrice se donnât la peine d'expliquer davantage certaines allusions. Par exemple, p. 51, l'épigraphe de Wieland<sup>23</sup> fait l'objet d'un commentaire à la page 297 : « Christoph Martin Wieland (1733-1813), auteur notamment du poème *Die Natur der Ding* (1752). » Est-ce suffisant ? Les lecteurs s'attendraient plutôt à savoir de quel texte de Wieland est tirée l'épigraphe. Voici d'autres remarques :

p. 57, avant-dernière ligne : une note de Saint-Lambert mentionne la traduction des *Géorgiques* par Delille ; tout le monde sait-il par cœur les informations bibliographiques de cette traduction ?

p. 112, lignes 2-5 : d'après quelle traduction Saint-Lambert cite-t-il le livre 4 de *Illiade* ? D'après celle de Madame Dacier ?

p. 114, lignes 2-5 : d'où vient la traduction de Théocrite ? Du *Discours sur la nature de l'églogue* de Fontenelle (cf. *Œuvres de Monsieur de Fontenelle*, nouvelle édition, t. 4, Paris, Libraires associés, 1766, p. 129) ?

p. 171, lignes 11-12 : Saint-Lambert déclare que le vers *La compagne des mœurs, la médiocrité (L'Été, vers 155)* et *les deux ou trois qui suivent* sont des imitations ou des traductions de *M. Haller*. Les lecteurs aimeraient bien savoir quelle est la source ainsi explicitement indiquée par l'auteur. On lit par exemple le passage suivant dans un poème d'Albrecht von Haller intitulé *Les Alpes* : « vous méprisez le tranquille bonheur de la médiocrité, qui demandez plus au destin que la nature exige de vous, et qui prenez pour des besoins, les désirs de la folie »<sup>24</sup>. Est-ce cette phrase qui a inspiré

---

<sup>22</sup> Puisque le passage recopie l'article *manière* de l'*Encyclopédie*, t. 10, p. 35, l'éditrice aurait pu citer la partie correspondante du dictionnaire qui lui aurait permis de s'apercevoir des fautes des *Saisons*. La voici (c'est moi qui souligne) : « Les effets de la musique sur nous sont une preuve sensible de cette vérité : l'impression du corps sonore sur nos nerfs y *excite* différents mouvemens, dont plusieurs sont du genre des mouvemens qu'y *exciteroit* une certaine passion ; [...]. Il *s'ensuit* de cette observation, [...] ». Cet article est consultable sur le site de l'ATILF : [http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject\\_?a.72:112./var/artfla/encyclopedie/textdata/IMAGE/](http://portail.atilf.fr/cgi-bin/getobject_?a.72:112./var/artfla/encyclopedie/textdata/IMAGE/)

<sup>23</sup> « Puissent mes chants être agréables à l'homme vertueux et champêtre, et lui rappeler quelquefois ses devoirs et ses plaisirs. »

<sup>24</sup> *Poésies de M. Haller*, traduites de l'allemand, nouvelle édition retouchée et augmentée, Berne, 1760, p. 52.



Saint-Lambert ? Celui-ci se réfère également à *M. Haller* dans deux notes sur *L'Hiver* (p. 293, lignes 11 et 13), mais là aussi l'éditrice ne dit rien. La note *l* (p. 298) est trop vague pour satisfaire notre curiosité.

p. 176, ligne 10 : l'auteur fait allusion au « poème anglais, intitulé *L'Hermite* » et il en donne un résumé. De qui est ce poème ? Saint-Lambert disposait-il d'une traduction française ? Ou a-t-il lu le texte anglais ?

p. 220, lignes 16-18 : quelle est la boisson enivrante des îles Célèbes dont fait mention Saint-Lambert ?

p. 224, note 18 : qui est ce philosophe qui a rencontré un Péruvien couché *sur les débris d'un temple du Soleil* ?

p. 225, 10<sup>e</sup> ligne d'en bas : Saint-Lambert parle ici des *cordes d'un piano-forte* (il vaudrait mieux conserver la graphie *piano-forté* de *Saisons 1769A*, p. 96, ligne 6). On pourrait remarquer que c'est une attestation précieuse du mot<sup>25</sup>, car le TLF<sup>26</sup>, s.v. *piano* ne connaît comme des attestations anciennes que 1766 *piano et forte* et 1771 *pianoforte*. Notre occurrence constitue donc la 1<sup>re</sup> de la forme *piano-forté*.

p. 228, 3<sup>e</sup> ligne de la note : en parlant de Cardan, Saint-Lambert cite-t-il le *Dictionnaire* de Pierre Bayle ? Car on lit une description identique dans celui-ci : « Il [= Cardan] nous apprend que si la nature ne lui faisoit point sentir quelque douleur, il se procuroit lui-même ce sentiment desagréable en se mordant les levres, & en se tiraillant les doigts jusques à ce qu'il en pleurât ; qu'il a voulu quelquefois se tuer lui-même<sup>27</sup>. »

p. 230, note : d'où vient la fable d'Oromaze et d'Arimane ?

p. 277, note, lignes 20-23 : si les quatre répliques citées (« Qui te l'a dit » ; « j'étais aimé » ; « Il s'en présentera » ; « Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie ») ne sont pas commentées, est-ce parce qu'elles sont si universellement connues qu'elles n'ont pas besoin de plus de précisions ? Tous les lecteurs savent-ils qu'elles proviennent respectivement d'*Andromaque* (3, 3) de Racine, de *Zaïre* (5, 10) et de *Tancredé* (3, 4) de Voltaire et de *Cinna* (5, 3) de Corneille ?

<sup>25</sup> L'importance lexicographique a apparemment échappé à l'éditrice qui, tout en citant le passage dans l'introduction (p. 24), ne dit rien là-dessus.

<sup>26</sup> TLF = Paul Imbs, *Trésor de la langue française*, Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol. Voir aussi BHVF (= *Base historique du vocabulaire français*) sur laquelle se fonde ici le TLF. Le FEW (= *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg, Basel etc., Zbinden etc., 1922-2002, 25 vol.), 9, 32a, s.v. *planus* ne connaît le *pianoforte* que depuis 1774. Ces instruments de travail sont consultables sur le site de l'ATILF.

<sup>27</sup> Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, 5<sup>e</sup> édition, t. 2, Bâle, 1738, s.v. *Cardan (Jerôme)*, p. 53.

p. 280-281 : à propos de l'opéra français que défend Saint-Lambert, pourquoi l'éditrice ne dit-elle rien sur la querelle des Bouffons et surtout la polémique qu'a suscitée la *Lettre sur la musique française*<sup>28</sup> (1753) de Jean-Jacques Rousseau ?

p. 293, lignes 11 et 13 : sur les emprunts de Saint-Lambert à Haller, voir plus haut, remarque sur la page 171, lignes 11-12.

p. 293, 4<sup>e</sup> ligne d'en bas : il faudrait donner un peu de renseignements sur *Madame la P. de N.* (que les éditions tardives remplacent par *Madame la Présidente de Neuvron*). Pour cela, l'ouvrage d'English Showalter, *Françoise de Graffigny. Her Life and Works*, Oxford, Voltaire Foundation, 2004, p. 167-169 sera utile.

p. 315, note *ah* : à propos de la comparaison des « nerfs humains » avec les cordes d'un instrument de musique, l'éditrice signale qu'elle se retrouve dans *Le Rêve de D'Alembert* de Diderot. Elle semble vouloir dire que cette comparaison apparaît d'abord dans ce texte de Diderot et puis chez Saint-Lambert<sup>29</sup>. Mais la composition du *Rêve de D'Alembert* (au cours de l'été 1769<sup>30</sup>) est postérieure aux comptes rendus des *Saisons* que le philosophe a donnés dans la *Correspondance littéraire* (le 15 février et le 1<sup>er</sup> mars 1769). Qui plus est, une note des *Œuvres complètes* où est reproduite sa recension<sup>31</sup> nous apprend que c'est Diderot qui s'est inspiré de Saint-Lambert.

p. 318, note *w* : dans le vers 499 de *L'Hiver (Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos)*, ce qu'il faut expliquer n'est pas le fait que *Téos* est « une ville de la Grèce antique », mais plutôt le fait que Saint-Lambert désigne Anacréon par le *vieillard de Téos*.

p. 319, notes *ac* et *ad* : il faudrait préciser dans quel passage de Thou se trouve ce qu'évoque Saint-Lambert. Il en va de même pour l'abbé du Bois.

p. 321, notes *am* et *an* : puisque Saint-Lambert insiste sur la qualité du livret d'*Atys* et de *Castor et Pollux*, l'éditrice aurait pu dire non seulement que ces deux opéras sont respectivement de Lully et de Rameau mais aussi qu'on en doit le livret à Philippe Quinault (mentionné justement par Saint-Lambert à la page 280) et à Gentil-Bernard.

---

<sup>28</sup> Voir Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, t. 5, Paris, Gallimard, 1995, Bibliothèque de la Pléiade, p. 289-328.

<sup>29</sup> Dans l'introduction, p. 24, elle avoue aussi que « la nature de la relation » des deux textes est impossible à préciser.

<sup>30</sup> Voir Diderot, *Œuvres philosophiques*, édition publiée sous la direction de Michel Delon, Paris, Gallimard, 2010, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1224.

<sup>31</sup> Voir Diderot, *Œuvres complètes*, t. 18, *Arts et lettres (1767-1770), Critique II*, édition critique et annotée par Jochen Schlobach et al., Paris, Hermann, 1984, p. 34, note 35. On se demande d'ailleurs pourquoi dans l'introduction et les commentaires, Sakurako Inoué ne cite pas la recension de Diderot d'après cette édition critique, abondamment annotée.

p. 321, note *ao* : sur quoi porte cette note ? Bien que l'éditrice renvoie à « Vauvenargues, *Réflexions et maximes*, XXII, *Connaissance de l'esprit humain, suivie de Réflexions et de maximes*, Briasson, 1747, p. 264 », la page 264 de cet ouvrage, qui contient les maximes XXVI-XXXI, ne semble contenir rien qui ait des rapports avec ce que Saint-Lambert dit dans sa note sur les vers 381-382 de *L'Hiver*. La note *ao* veut-elle donner une référence à la citation de Vauvenargues qu'on lit dans la variante de *Saisons I* (p. 282, deux dernières lignes) : « La servitude [...] avilit les hommes au point de s'en faire aimer » ? Si c'est le cas, il aurait fallu se référer à la page 263 de l'ouvrage de Vauvenargues, qui contient la maxime XXII : « La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer. »

p. 321, note *ap* : cette note renvoie aussi à l'ouvrage cité dans la note *ao* de Vauvenargues, mais l'éditrice aurait pu faire remarquer que la maxime XXVII : « Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons » ne correspond pas tout à fait à la citation de Saint-Lambert telle qu'on la lit à la page 284 de *Saisons I* : « on n'a pas le droit de rendre malheureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons. » Cela pose un problème. Car la phrase citée par Saint-Lambert se retrouve telle quelle dans le *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier<sup>32</sup> et *Aline et Valcour* de Sade<sup>33</sup>. Si Sade a utilisé Mercier, celui-ci aurait-il pris la citation à Saint-Lambert ? Et à qui ce dernier doit-il son texte ? Autant d'énigmes, que la note *ap* ne permet pas de résoudre.

Pour terminer, énumérons quelques détails : p. 260, vers 513 : lire *régnai*ent et non *règnai*ent ; – p. 300, note *j*, ligne 2 : *On de* est à lire *On dit* ; – p. 311, note *aj*, ligne 3 : lire *varietur* ; – p. 317, note *g*, ligne 2 : lire *grecque* et non *grceque* ; – p. 327, la *Correspondance* de Madame de Graffigny n'est pas en 7 volumes.

J'espère que mes remarques ponctuelles ne seront pas tout à fait inutiles pour la confection d'une 2<sup>e</sup> édition des *Saisons* de Saint-Lambert. Il va sans dire que je n'ai pas parlé de tous les endroits douteux (y compris la ponctuation) de cette publication. Une révision de l'ensemble serait indispensable, qui, en s'appuyant sur l'examen des trois publications de *Saisons* en 1769 et en réfléchissant sur les rapports des éditions postérieures du 18<sup>e</sup> siècle, relève « toutes les variantes » comme l'annonce l'éditrice dans son introduction (p. 44). Vaste programme, mais digne de la vénérable Société des textes français modernes<sup>34</sup>.

<sup>32</sup> Voir Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, nouvelle édition, Amsterdam, 1783, t. 8, chapitre DCIV, « Bicêtre », p. 9.

<sup>33</sup> Voir Sade, *Œuvres*, édition établie par Michel Delon, t. 1, Paris, Gallimard, 1990, Bibliothèque de la Pléiade, p. 941 et p. 1329, note 3 ; l'éditeur considère que Sade a emprunté la citation au *Tableau de Paris*.

<sup>34</sup> Je remercie Madame Miyuki Sato et Mademoiselle Rina Shiine de leur relecture attentive.